Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève

Herausgeber: L'écran illustré

Band: 1 (1924)

Heft: 11

Artikel: La galerie des monstres

Autor: Moncla, Jean

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-729125

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne, 13 Novembre 1924. Le numéro : 20 centimes. Première année. — N° 11.

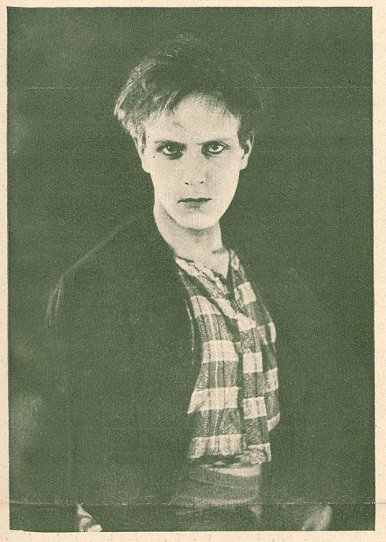
L'ÉCRAN ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant tous les Jeudis à Lausanne et Genève

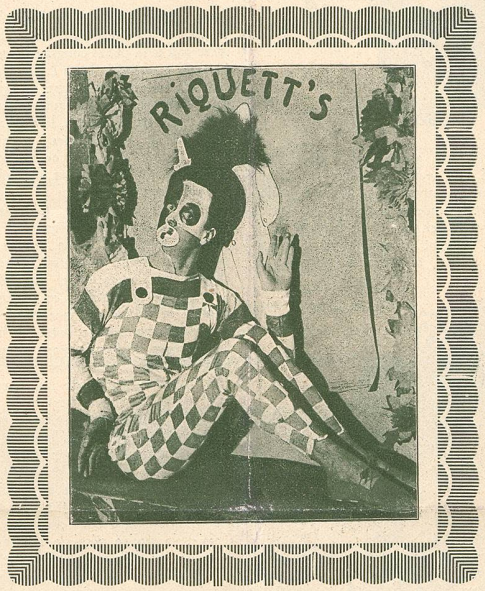
Directeur : L. FRANÇON, fondateur

ADMINISTRATION et RÉGIE DES ANNONCES : 5, Rue de Genève, 5, LAUSANNE — Téléphone 82.77
ABONNEMENT : Suisse, 8 fr. par an ; 6 mois, 4 fr. 50 :: Etranger, 13 fr. :: Chèque postal N° II. 1028
RÉDACTION : L. FRANÇON, 22, Av. Bergières, LAUSANNE :: Téléphone 35.13

LA GALERIE DES MONSTRES



JAQUE CATELAIN



LOÏS MORANN

La Galerie des Monstres

Au fond de la Sierra de Guardarmara, un village couvert de neige. Dans un antique logis à la façade armoriée, une enfant rêve. C'est Ofelia. Elle n'a plus de parents et vit là avec son grand-père. Elle aime un jeune garçon au fin visage blond, autrefois recueilli par des « gitanos » et qui campe avec eux dans les ruines du château. Furtivement, elle s'échappe et bientôt le rejoint, comme chaque jour, au pied des croix de la Piedad. Il lui annonce le départ de la troupe et leur désespoir éclate. Ils décident de faire auprès du grand'père une dernière démarche éplorée. Mais celui-ci, vieux castillan noble et autoritaire, n'admettra jamais cette union. A la nuit tombante, Ofelia s'enfuit et, à la porte du village, sous la neige qui tombe, elle retrouve le jeune homme. Dans une chapelle, ils se jurent, devant la Vierge, un éternel amour et, insouciants de la destinée, ils s'en vont à travers le désert blanc...

Du temps a passé. Une animation joyeuse emplit Tolède. La cavalcade pittoresque d'une ménagerie nouvelle traverse les rues tragiques qu'immortalisa Le Greco. Sur des chars, les principaux artistes donnent déjà au public un aperçu de ce que sera le spectacle du soir. Riquett's, le célèbre fantaisiste, perché sur un âne, précède le cortège et met en joie par des pitreries tous les « muchachus » accourus. Sur le dernier char, Ralda, l'étoile de la troupe, esquisse avec toute sa grâce, quelques pas de danse...

Le soir. La parade bat son plein. Devant l'estrade les sombreros et les mantilles se groupent. On présente les artistes qui, tour à tour, viennent donner un avant-goût de leur savoir-faire. On annonce la « Galerie des Monstres » où, à l'entr'acte, on pourra contempler les phénomènes les plus extraordinaires. Le patron lui-même, le célèbre dompteur Buffalo, montrera en liberté ses lions, ses ours et ses hyènes. Ralda dansera, gracieuse parmi ses chèvres blanches et Riquett's mettra le public en joie par sa cocasserie dans une pantomime hilarante.

Mais, derrière toutes ces lumières et tout ce bruit, un drame se cache...

Riquett's et Ralda ne sont autres que les deux fugitifs d'autrefois qui, après bien des misères, ont échoué là sous le joug brutal du dompteur. Un enfant leur est né. Leur jeunesse a su conquérir l'amitié de leurs compagnons. Mais le charme de Ralda a attiré Sveti le garçon de la ménagerie et surtout Buffalo qui, sans cesse, la poursuit de ses avances. Ce soir là, la brute alcoolique s'est montrée plus pressante que de coutume et au moment où, après la parade, Riquett's regagne sa roulotte, il en voit sortir Buffalo que Ralda, terrifiée, a cravaché au visage. Ivre de rage, le dompteur jure de se venger et pendant que le public acclame la danseuse, il lâche sur elle un lion excité. La foule hurle de terreur. Riquett's arrive à temps pour abattre le fauve. On emporte Ralda évanouie et couverte de sang. Le geste criminel de Buffalo a été vu par sa femme, Violette, pauvre créature anéantie par les violences de son mari. Elle va parler ; il la menace de mort ; elle se tait et reste muette encore quand la police vient enquêter.

JAQUE CATELAIN et LÖIS MORANN

Buffalo redevient calme. Il faut, pour ne pas rembourser la recette, que le spectacle se poursuive. Il envoie Violette offrir de l'argent à Riquett's qui, pour sauver sa femme, accepte.

Le cœur déchiré, il abandonne Ralda toujours sans connaissance et, dans un violent effort, entre en scène. Et, malgré sa souffrance, le pauvre pitre fait fuser les rires et éclater les bravos.

La pantomime est terminée. Riquett's n'en peut plus. Ralda vit-elle encore ?... Il se précipite auprès d'elle. Le docteur est là. Les blessures sont heureusement moins graves qu'on ne pensait. Alors, Riquett's ne veut plus demeurer dans cet enfer. Qu'au moins l'argent si tragiquement gagné leur serve à fuir ! Là-bas, au village, le grand-père les accueillera, conquis par l'enfant... La pauvre Violette les encourage. Tous les camarades accompagnent de leurs adieux émus la voiture qui les emporte...

Mais, Buffalo surgit. Il veut s'élancer à leur poursuite... Alors Violette bondit : « Assassin! » hurle-t-elle, et, devant tous, elle clame la vérité.

Buffalo, hagard, se dresse, les poings levés, mais tous se jettent sur lui et l'entraînent pour le châtiment...

...Et sur la route, alors que le jour se lève, la charrette s'éloigne emportant les jeunes gens vers le soleil, vers le bonheur...

* * *

L'écran cinématographique magnifie par système, et depuis si longtemps déjà, tant de beauté et des plus fades, que l'idée aurait pu venir à un metteur en scène de rechercher à l'inverse la laideur et de nous faire visiter un musée des horreurs. Tel ne fut pas, malgré le titre, le but poursuivi par Jaques Catelain en concevant et en réalisant *La Galerie des Monstres*.

Pourtant cet acteur doué d'un physique enviable et propre à magnifier l'élégance masculine a déjà montré dans *Le Marchand de plaisirs* qu'il ne voyait aucun inconvénient à muer sa sveltesse en rachitisme et à détruire l'harmonieux équilibre de ses traits pour dessiner un masque grimaçant. Un souci analogue se manifeste dans ce nouveau film. Jacques Catelain, destiné à jouer le héros séduisant, le jeune premier sans rival, devient Riquett's, l'humble clown forain misérable et timide.

Riquett's appartient à la troupe d'un cirque nomade où règne un sinistre belluaire, troupe fort nombreuse en vérité, composée d'une trentaine d'hommes et de femmes depuis la bonne madame Violette, caissière de l'établissement, jusqu'au batteur de tambour, sans oublier le nain, la géante, la femme à barbe, la femme poisson, la femme tronc, dignes ornements de la *Galerie des Monstres*, non plus que les dompteurs, excentriques, mimes, augustes, acrobates et figurants.

Riquett's, jadis, a fui la tribu de romanichels avec laquelle il vivait pour demeurer auprès d'une tendre jeune fille. Les amants n'ont pas cessé de connaître la joie du cœur, mais le malheur s'est acharné sur eux. Ils ont dû, pour vivre, choisir ce dur métier, et réfugier leur amour dans une roulotte. Convoitée par le patron du cirque, la compagne de Riquett's lui résiste, l'autre, pour se venger, la fait dévorer par un lion au cours d'un spectacle, ce qui permet plus facilement de la sauver. Elle ne meurt pas de ses blessures et, la nuit, avec la complicité de ses camarades, s'échappe avec Riquett's, pour regagner le village où, paraît-il, les attend une vie sans tourments. Dès lors on se demande pourquoi ils en étaient partis. Mais il ne convient pas de relever les incohérences dont fourmille cette histoire peu originale où l'on retrouve des traces de *La Fille de Tabarin*, de *Paillasse*, du *Clown*, des *Chevaux de bois*.

L'originalité n'est pas décidément l'apanage des scénarios de cinéma, résignons-nous.

La technique de l'écran est si riche, les effets qu'elle permet de réaliser sont si nombreux que le metteur en scène s'attache presque uniquement à en tirer parti sans recourir à d'autres facteurs. Il arrive que l'auteur de l'argument se plaigne de voir ses idées sacrifiées, il réclame au nom du bon sens et de la vraisemblance, il exige que l'on restitue à ses personnages une psychologie défendable, mais sa voix n'a pas d'écho et ses cris

n'impressionnent et ne persuadent personne. S'il arrive que metteur en scène et auteur ne fassent qu'un, la lutte n'en subsiste pas moins. Il se produit un dédoublement et toujours l'inventeur de l'intrigue se voit dominé par l'ordonnateur des gestes.

Vous pensez bien que Jaques Catelain-auteur attache une trop scrupuleuse importance à l'observation logique des faits pour ne pas savoir qu'un combat entre un lion furieux et une danseuse sans arme ne saurait durer que quelques brèves secondes, s'il convient à l'action que mort ne s'ensuive. Il n'ignore pas que l'un au moins des spectateurs du drame, parmi deux cents personnes, se demanderait comment la trappe, qui sépare la cage des fauves de la scène où évolue gracieusement l'émule de Zambelli, a pu se soulever et qui a commis ce crime. Il sait encore qu'on songerait immédiatement à quérir un médecin, qu'un amant désolé ne s'écroule pas sur le corps douloureux d'une blessée sans qu'à son geste répondent des hurlements, et qu'après avoir eu le bras, le cou et l'épaule labourés par un lion, la danseuse la plus brave n'a point retrouvé en quelques heures sa quiétude normale et le calme de ses traits.

Mais Jaques Catelain, metteur en scène, méprise ces évidences banales, parce qu'il suppute la valeur photogénique d'une série de tableaux rapides et nombreux propres à émouvoir le spectateur au cours du combat : pendant la danse — le patron du cirque furieux d'avoir été définitivement repoussé excite le lion, encore prisonnier — promenade sur les pointes — la trappe — on la soulève — le fauve surgit et terrasse sa victime — affolement général, le public se sauve, les acteurs s'éparpillent, courent, s'affolent — Riquett's est prévenu dans sa roulotte, il bondit au secours de la victime — cependant les « monstres » quittent la place où ils sont exposés et s'égaillent de tous côtés — anxiété de la foule — sur la scène le sang coule — le lion griffe en rugissant. Riquett's l'abat à coups de revolver. On délivre la danseuse évanouie.

Accumulation d'images dont l'effet n'est pas douteux. Pour le reste, le bon sens cède le pas aux visions touchantes et gracieuses, aux mines étudiées, aux épisodes pittoresques. Sachons nous contenter de ces belles images.

D'ailleurs, Jaques Catelain peut encore nous étonner, par son jeu. Il semble que les préoccupations d'animateur aient nui à la liberté de l'acteur. Les souvenirs l'assaillent, de Charlot aux Fratellini et des Fratellini à Jean Borlin. Le contraste romantique de l'histrion en scène et derrière les portants est traduit avec talent sans plus, et rien n'autorise la joie des spectateurs du cirque, si évidente, si souvent évoquée, devant les pauvres cabrioles et les grimaces usées de Riquett's en face du lion de carton qui fit trembler le brave général des *Mariés de la Tour Eiffel*.

La *Galerie des Monstres* contient quelques tableaux, qui pour ne pas être originaux, n'en gardent pas moins beaucoup de grâce. L'élève de Marcel L'Herbier a compris et retenu la leçon de son maître et la vision du village enseveli sous la neige, la vue du pont de Tolède et le départ du cabriolet sur la route éclairée par l'aurore, en nous consolant de la défaillance des policiers espagnols, nous permettent d'espérer que Jaques Catelain, dégagé des souvenirs qui l'entravent, nous donnera, un jour, une œuvre remarquable.

Jean MONCLA.

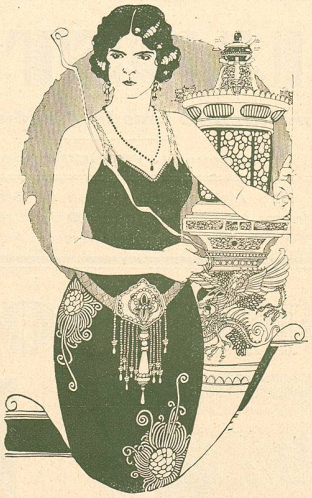
(L'Impartial Français.)

LA MARCHANDE DE RÊVES

AVEC

PRISCILLA DEAN

Wallace Beery, Anna Wong, Matt Moore, J. Farrel, Mc. Donald



A Shangaï, Cassie, ex-marchande de rêves, a pris en amitié une jeune émigrante des Etats-Unis. Elle veut la sauver de sa funeste passion pour l'opium et la ramener avec elle en Amérique. Ayant son ancien métier en horreur et ne possédant pas l'argent nécessaire pour accomplir sa bonne action, elle trouve expédient de vendre ses robes et d'en jouer le produit aux courses. Mais elle y perd tout. Pour tenir le serment fait à la petite émigrante, et sollicitée aussi par son ex-associé, Jules Erpin, elle accepte une dernière fois de passer une cargaison de la drogue. Pour cela il lui faut capter la confiance d'un agent de répression, le capitaine Jarvis, envoyé par le gouvernement dans la région de Hang Chow, et qui cache son identité sous la pseudo-qualité d'ingénieur des mines. Cassie se prend à son propre jeu et s'éprend de celui qu'elle voulait mystifier. Comme celui qu'elle aime maintenant est menacé de mort par les Jhanzis, fabricants de la drogue, s'il ne laisse pas passer ladite cargaison, Cassie feint de se charger de l'opération et au lieu de passer la drogue, elle la détruit. Les Jhanzis, furieux, attaquent le village et l'incendient. Cassie, enfermée dans une cabane, lutte vaillamment contre les forcenés. Prévenue par Ming Wong, une jeune Chinoise, amoureuse aussi de l'agent secret, mais dédaignée de lui, que Jarvis est en péril de mort, Cassie veut aller à son secours, mais elle en est empêchée par les Jhanzis. Pendant la lutte qui a repris, la jeune Chinoise a pu joindre l'agent du gouvernement et le sauver. Mortellement blessée, elle peut cependant révéler à Jarvis qu'il est aimé de Cassie, que celle-ci a détruit la cargaison et qu'elle est en danger de mort dans la cabane de Burke : Jarvis sauve Cassie, la police réprime l'attaque, délivre le pays de ces honteux trafiquants et l'ex-marchande de rêves se régénère par l'amour.

Snap shot

Comme je n'ai pas l'instinct de troupeau, et que je n'aime pas la pompe, même funèbre, je me suis abstenu de jouer le petit Bossuet des familles au sujet d'Anatole France, cet aristocrate ami des gueux, dont *Crainquebille* demeurera l'œuvre la plus poignante, surtout à l'écran où l'incarna de Féraudy, ce Français de vieille roche, qui est un des rares artistes qui pouvait exprimer l'âme de ce malchanceux, de ce *péril* de la Vie.

A propos de ces sympathiques gueux, Biscot l'excellent comique qui releva par son esprit les feuilletons pleurards de Feuillade — triomphe dans *Bibi la Purée*, ce bohème famélique, ami des poètes Verlaine et Robert de Montesquiou, qui eut son heure de célébrité et que les plus snobs se flattaient de connaître.

Bibi la Purée sera filmé, mais ce « genre » n'est pas d' « exportation ». Passé la frontière, c'est lettre morte. Ainsi, le *Crime du Bouif*, qui amusa toute la France, tomba à plat à l'étranger. Du reste, *Bibi la Purée* appartient à la catégorie des indésirables.

* * *

S'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, il y en a encore moins pour le cinéma. Les journaux ont déjà signalé les gaffes mondaines de notre Premier. Avec une rosserie impitoyable, le cinéma nous révèle son incurable vulgarité. C'est sa revanche de persécuté ; jadis le maire de Lyon le traita comme un simple congréganiste.

Du reste, pourquoi cette manie de tourner les maîtres de l'heure qui, eux, ont assez de tourner les difficultés financières et s'ils étaient plus malins, s'exhiberaient moins.

Tacite dit : L'Inconnu donne l'illusion de la Beauté. — Bien que nos bonshommes ne soient pas des X, ils pourraient demeurer dans l'ombre et bénéficier de la légende plus indulgente que le cinéma.

Nombreux sont les critiques qui se plaignent de la monotonie des actualités qui unissent les gaîtés de l'*Officiel* aux joies de la *Comédie-Française*.

* * *

Le film cubiste, futuriste, dadaïste, est né en Allemagne, et quand il a paru, les journaux, en un chœur antique, entonnèrent : La voilà bien l'origine germanique ; c'est grossier, fou, détraqué, rude, sauvage, c'est du *Barbare*. Le grand Barbare blond.

Aujourd'hui, Paris fabrique d'identiques films cubistes, dadaïstes, futuristes ; aussitôt le chœur antique s'écrie : Voilà bien l'origine française, c'est fin, subtil, délicat, charmeur, intelligent ; que de grâce !

Car il n'est pas nouveau au sage de prêcher les choses comme elles servent, non comme elles sont. (Montaigne.)

JOE.

L'ÉCRAN ILLUSTRÉ paraît tous les jeudis.

CHARLIE CHAPLIN

DANS

- JOUR DE PAYE -

Charlot est devenu maçon. Il travaille sous les ordres d'un contre-maître herculéen, l'homme le plus redouté de la contrée. Naturellement, des disputes s'élèvent à tout propos entre Charlot et son chef.

Le chantier n'a l'honneur de voir Charlot que fort tard dans la journée. Il vient, un sourire angélique aux lèvres et se met à l'œuvre avec acharnement. Il travaille, rien n'existe plus pour lui, rien ne résiste à sa pelle de maçon consciencieux, tout y passe, d'une vigoureuse pelletée il enlève un de ses collègues qui ira augmenter le volume du tas de terre qu'il édifie. Mack Swain, le contremaître, veillait... sa colère est terrible, Charlot essuye un véritable bombardement de briques.

Voici l'heure du déjeuner... pour Charlot c'est l'heure la plus triste de la journée, son ventre crie famine... son portemonnaie aussi. Apparaît la fille du contre-maître, un petit panier à provisions au bras. Le contenu du panier parle à l'estomac de Charlot et la beauté de la jeune fille charme son âme. Il la suit, et avec un peu d'adresse réussit à se procurer un petit déjeuner qui, servi deux mois auparavant, aurait pu être appétissant.

Enfin — après bien des péripéties — la journée de travail prend fin. C'est l'heure de la Sainte-Touche... les disputes reprennent de plus belle, ce sont les heures supplémentaires que le contremaître ne veut pas payer à Charlot qui en font l'élément. Mais, fatalement, la modeste taille de Charlot ne peut avoir que le dessous. Désemparé, notre héros s'éloigne suivi de sa femme, qui elle aussi n'a pas oublié que c'est jour de paye. Si Charlot est le chef de famille, c'est sa femme qui porte les pantalons.

Charlot va au « cercle ». Il y reste jusqu'à l'aube. Et c'est un déchirement pour lui, quand il doit se séparer de ses nocturnes amis. Dans la rue, les fêtards donnent une aubade discordante aux habitants. Les remerciements ne se font pas attendre : le contenu des brocs et vases des locataires tombe en avalanche sur la tête des braillards.

Après de nombreux avatars, Charlot atteint le domicile conjugal. Pour ne pas réveiller son austère épouse, le petit Charlot se fait plus petit encore. Mais, un faux pas, et il met tout en branle au moment même où il vient de se déshabiller. Avec sa présence d'esprit habituelle, il renfile ses vêtements pour donner le change à sa délicieuse moitié qui s'est réveillée en sursaut. Celle-ci n'est pas dupe, elle le suit dans la salle de bain, où, plus troublé qu'il ne veut le paraître, il se laisse tomber dans la baignoire où trempe le linge...

Mouillé jusqu'aux os, il est chassé dehors comme un chien, après avoir au préalable rendu à sa femme le restant de sa paye qu'il avait soigneusement caché sous le paillasson.

Pauvre Charlot !

„L'ÉCRAN ILLUSTRÉ" est en vente dans tous les cinémas. Demandez-le aux ouvreuses et aux employés. C'est le meilleur passe-temps pendant les entr'actes.

Cliché *Pathé Films*, Genève.

FRANK KEENAN

L'excellent artiste à l'expression si forte et si énergique, que nous verrons bientôt dans un film qui met en scène les habitants du Cap Cod et qui a pour titre **Women who give.** Franc Keenan a soixante-huit ans et vient d'épouser en seconde noce une jeune fille de vingt ans, Margaret White.